



En marge d'un récit

COMMUNICATION DE LOUIS DUBRAU
À LA SEANCE MENSUELLE DU 9 MAI 1981

« **U**ne destinée est faite de celles qu'on se refuse », écrit Saint-Exupéry. « Propos qui donne à penser que non seulement nous avons tout pouvoir sur notre destinée, mais que nous avons, de surcroît, clairement conscience de ce qui nous est offert et de ce qu'il nous est loisible de refuser. Enfin, que nous choisissons notre destin en connaissance de cause.

Personnellement, je ne le crois pas. Je tiens que le présent est toujours opaque. Nous nous reflétons dans sa vitre, mais nous ne voyons pas à travers.

Aussi, lorsque Charles Plisnier dit que « l'écrivain est l'historien de ce qui ne se voit pas », je corrige en pensée : l'écrivain est l'historien des approches qui n'ont pas été reconnues, ignorées ou reniées par ceux-là même qui en étaient l'objet.

L'exclamation populaire « Ah ! si j'avais su ! » porte témoignage de ce que nous échangeons avec nos semblables, et singulièrement avec nos proches, des regards d'aveugles et des dialogues de sourds.

Ni l'amour ni la haine n'y peuvent rien changer. Quoi que nous fassions, nous ne sommes jamais que des solitudes qui s'affrontent.

Est-ce pour l'affirmer une fois de plus que j'ai écrit *Rencontres* ? Ce serait trop dire. Je sais que chaque lecteur recrée toujours plus ou moins ce qu'il lit. Aussi d'aucuns, s'autorisant de ce que le récit débute par « Écoute, tu vas bien rire », penseront peut-être que j'avais un compte à régler avec une certaine catégorie de fâcheux et que j'ai voulu, par le truchement de personnages imaginaires (quel romancier ne l'a pas fait ?), mettre en évidence la sottise agressive d'une certaine espèce de bavards qui ne peuvent nous rapporter un fait sans prétendre, du même coup, nous dicter la conduite à tenir.

« Ah ! vous allez être étonné... Ah ! voilà qui va vous confondre ! Ah ! voilà qui va vous renverser ! »

Mais l'homme, ici, n'est pas un quelconque fâcheux. La personne qu'il prétend être en mesure de *faire bien rire* est sa femme, le personnage qui doit provoquer cet accès de gaieté est un homme avec lequel (il ne l'ignore pas, il s'en gaussera même chaque fois qu'il en aura l'occasion) elle s'était liée d'amitié quelques années plus tôt.

Il parle. Il ne s'attend pas à ce qu'elle lui réponde. Il y a bien longtemps que plus aucun dialogue n'est possible entre eux. Il ne compte même pas qu'elle l'écoute et, de fait, elle ne l'écoute pas vraiment. Elle se contente d'arracher d'entre les paroles qui cherchent à l'atteindre, comme des flèches émoussées, les seules qui soient capables de faire basculer le décor qui l'entoure.

Voici donc les premiers mots :

« Écoute, tu vas bien rire. Sais-tu qui j'ai rencontré ce matin à deux pas de la maison ? Ce type que la patronne de l'hôtel des Mouettes mettait toujours à notre table les jours d'affluence. Tu te souviens ? Il prétendait nous faire partager son enthousiasme pour la côte belge et avait un nom impossible. Anselme ! Anselme Bonnetain !

J'ai d'abord hésité à le reconnaître bien qu'on ne puisse dire qu'il ait beaucoup changé en dix ans. Toujours la même dégaine... »

Un peu plus tard, il enchaînera :

« ... Alors, puisqu'il se souvenait si bien de toi, je lui ai fait bonne mesure. Je lui ai dit que tu ne l'avais pas oublié.

Après tout, c'est peut-être vrai ? Qu'en sais-je ? Trois semaines durant vous vous êtes retrouvés chaque matin sur la plage. »

À partir de cet instant, mon personnage féminin va en quelque sorte se démultiplier, vivre à la fois sur plusieurs plans.

Souvenir d'un lieu, d'un climat : « Une mer grise comme le ciel. Un ciel où s'effilochent des nuages... »

Souvenir d'un état d'esprit particulier : « Elle ne pense à rien, croit ne penser à rien, s'y efforce. C'est devenu pour elle une habitude, une manière instinctive de se recomposer, de prendre possession d'elle-même. »

Souvenir de l'instant où son illusion d'être « aussi libre qu'une bulle de savon, aussi vide et fragile qu'elle », se trouve infirmée par la vue sur le sol détrempe d'une empreinte de pieds nus :

« Elle les regarde, les dénombre et, quand elle lève les yeux, celui qui les a faites lui apparaît au loin, silhouette floue, profilée sur l'horizon. »

Souvenirs que la voix de son mari renforce et dénature.

« Il m'a demandé de tes nouvelles. Quand je lui ai rappelé ce qui s'était passé la première fois qu'il avait pris place à notre table... »

Elle a sur les lèvres : « Était-ce bien nécessaire », revoit sa robe maculée, croit entendre une vieille chipie prophétiser : « Des taches de vin... une robe fichue ! »

Fichue ou personnalisée, Peut-être un vêtement qui avait un rôle à jouer et qui l'a bien tenu.

Prétendre qu'un vêtement peut avoir un rôle à jouer, comme s'il était un personnage, n'est pas de ma part une boutade. Je crois qu'à certains moments certains objets se trouvent investis d'une mission, d'une responsabilité. C'est tellement vrai qu'après coup même le vulgaire, dans le cas présent le mari, ne peut s'empêcher d'en faire la remarque.

« Le plus drôle est que c'est à partir de ce jour-là que tu as fait attention à Bonnetain, que vous vous êtes liés d'amitié. »

Elle ne répond pas. Elle n'a pas à répondre. Ce n'est pas une question que lui pose son mari. Il ne lui en posera à aucun moment. Moi, auteur, je ne le lui ai pas permis. J'ai seulement tenu et fait en sorte que, chaque fois qu'il parle, sa femme ait l'impression qu'un faisceau lumineux fait sortir de l'ombre, à la manière d'un phare tournant, certaines images de sa vie passée.

Par ailleurs, j'ai voulu que ce dont elle se souvient n'ait qu'un faible rapport avec ce que son mari croit lui avoir rappelé, marquant ainsi tout ce qui sépare celui qui évoque une chose de celui qui, à cause de cette évocation, tout à coup se souvient.

J'ai appelé ce récit *Rencontres* car il ne témoigne pas d'autre chose que d'une suite de pas jumelés.

Deux êtres, qui n'ont en commun que d'être, à l'apparence près, désespérément seuls, marchent en bordure de la mer, confondent leurs empreintes et regardent avec les mêmes yeux la ligne d'horizon.

Cet horizon, cette mer du nord mauve et grise qui, par temps de pluie, semble criblée de fléchettes, n'est pas un décor que j'ai choisi parce qu'il était de nature à mettre mes personnages en valeur, mais parce que mes propres souvenirs me l'imposaient.

Au cours des années trente (vous voyez si ce souvenir remonte à loin) j'ai habité Knokke-le-Zoute. Le Zoute alors, ne ressemblait en rien à ce qu'il est aujourd'hui. La villa que j'occupais, avenue des Willigen, s'ouvrait sur un horizon de sable. Au-delà, il n'y avait rien.

Ce fut, à tous égards, une année affreuse que je passai là. Il neigea durant l'hiver, il plut du printemps à l'automne. Force m'était de passer de nombreuses heures assise à ma table, une table sur laquelle trônait — romantisme oblige — à côté d'un Baudelaire en mauvais état, furieusement annoté, un crâne authentique qu'un antiquaire de Bruges avait consenti à me céder.

Dès qu'il m'était possible de mettre le nez dehors, je descendais jusqu'à la mer. Je marchais en bordure des vagues, laissant derrière moi une suite d'empreintes que je retrouvais au retour, déformées et partiellement remplies d'une eau trouble et salée. Par jeu, j'y trempais le bout des doigts, puis je m'en retournais comme j'étais venue, avec l'impression de mâcher du néant.

Je ne prétendrais pas que c'est ce souvenir qui m'a fait écrire *Rencontres*, mais je ne puis nier la part qui lui revient. Il en est la toile de fond, il l'authentifie.

S'il n'y avait pas ce cadre, cet environnement particulier, la jeune femme ne se souviendrait pas avec une telle netteté du jour où elle prit conscience que jamais plus elle ne pourrait considérer Anselme Bonnetain comme un étranger.

Ils s'étaient quittés la veille, mécontents l'un de l'autre comme il arrive que le soient deux êtres qui se sont fait d'incomplètes confidences. Le lendemain matin, au lieu de descendre directement à la plage, comme elle le fait habituellement, elle s'attarde dans sa chambre, se plaisant à évoquer, par un besoin inavoué de représailles, un ami d'autrefois qui l'a aimée.

La matinée est donc fort avancée lorsqu'elle quitte l'hôtel. Dans la salle à manger les retardataires n'en finissent pas de se beurrer des rôties. Lorsqu'elle passe à leur hauteur, elle a l'impression d'être dévisagée à travers la vitre, par une suite d'hommes et de femmes-troncs.

Pour échapper à ces regards, elle presse le pas, gagne rapidement la digue et, sans en avoir pleinement conscience, s'éloigne de plus en plus. Bientôt même le pignon de l'hôtel n'est plus que partiellement visible. Un pignon de style espagnol sur lequel sont peints deux oiseaux, deux mouettes, qui se tiennent par le bec. Je crois que c'est par amusement que j'ai cru bon de spécifier que sur le papier à lettres de l'hôtel figure en complément d'information :

« Les Mouettes, pension. Tout le confort moderne dans un cadre familial et de bon ton. »

Oui, je crois bien que c'est par amusement. Mais à peine avais-je écrit le paragraphe que je me suis prise à penser qu'il n'était guère crédible que mes deux personnages aient choisi de passer des vacances dans un pareil endroit. Il fallait qu'il y ait à cela une raison, qu'un de mes deux personnages au moins en ait une. Alors, ... Ah ! Montherlant a raison de dire que « L'art ne se fixe qu'en trichant ». Alors pour la véracité du récit, pour justifier la présence du couple dans une pension de famille comme « Les Mouettes », j'ai imaginé — compte-tenu de son caractère — de prêter au mari d'obscures raisons extraconjugales dont sa femme, sans s'en affecter autrement, s'étonne néanmoins.

« À qui veut-il être agréable en prétendant qu'il se plaît aux Mouettes ? C'est à peine s'il met le nez dehors. Il se lève tard, fume, s'obstine à initier aux finesses du jeu de dames un retraité obtus. Il reçoit du courrier, il est vrai. Beaucoup de lettres, ce qui lui vaut la considération du concierge chargé de les répartir. »

Comme je viens de vous l'avouer, j'écrivis ces lignes pour les besoins de la cause. Mais quand j'eus tracé la dernière, il m'apparut que ce paragraphe était une sorte de passage à gué. Grâce à lui, il allait paraître logique que la jeune femme se demandât : Pourquoi sommes-nous ici ? Pour combien de temps y sommes-nous encore ?

Ruse de métier ? Je le veux bien. Mais tout comme il faut une charnière pour qu'une porte puisse s'ouvrir ou se clore, je crois fermement qu'il faut de ces passages à gué pour qu'un roman ou une nouvelle ne s'embourbe pas à un moment donné.

Quand la jeune femme comprend soudain qu'elle n'a plus que quelques jours à passer sur la côte belge, elle est saisie de panique, rebrousse chemin, court à

perdre haleine jusqu'au petit escalier de bois qu'elle a coutume d'emprunter chaque matin pour descendre à la plage où l'attend Bonnetain.

Depuis, dix ans ont passé. Mais tandis que son mari, mis en verve par la rencontre qu'il vient de faire, prétend qu'elle eut autrefois avec Anselme Bonnetain « un cœur à cœur sans surprise et sans risque », elle se revoit dévalant les marches branlantes, heurtant de plein fouet la vieille femme qui se tient au bas de l'escalier entourée d'une théorie de chiots glapissants.

Pourquoi ai-je fait intervenir cette femme et cette nichée ? Pourquoi au moment où je cherchais comment rendre sensible la panique ressentie par mon personnage, faire en quelque sorte entendre les battements désordonnés de son cœur, me suis-je rappelé que j'avais vu, quelques temps auparavant, à l'occasion d'un séjour sur la côte hollandaise, cette petite vieille qu'une quinzaine de barbets à poils frisés semblaient vouloir prendre d'assaut ? Pourquoi surtout m'apparut-il que rien ne pouvait davantage servir mon sujet, mon récit, que faire intervenir cette petite vieille et lui prêter une exclamation d'entremetteuse : « Ne courez pas. Il vous attend ! »

À cette question, je ne puis répondre. J'incline même à penser que nul ne le pourrait, un romancier moins que tout autre.

Il, c'est évidemment Anselme Bonnetain que ces mots indiscrets authentifient.

Voici donc venu le moment — puisque j'ai entrepris de faire l'autopsie de ce petit récit, autopsie que je n'aurais jamais osé vous imposer si Joseph Hanse et notre Directeur ne m'y avaient engagée — de justifier certaines libertés que j'ai prises, non seulement avec la vraisemblance, mais avec la construction même du récit.

S'il n'y a rien de surprenant à ce que, même après dix ans, une femme se souvienne d'un homme qu'elle a rencontré au cours de brèves vacances, s'il est naturel qu'elle se rappelle les propos qu'ils ont échangés et ce qui meublait leurs silences, prétendre qu'elle peut se souvenir de ce que ce compagnon de hasard « n'a pas dit », de ce qu'il « pensait à part lui », peut paraître invraisemblable. Et cependant... Pourquoi n'y aurait-il pas une mémoire de l'imaginaire ? Claudel n'a-t-il pas écrit *L'œil écoute* ?

Il arrive quelquefois qu'une conversation ressemble davantage à un affrontement d'images qu'à un échange de paroles.

À tour de rôle, chacun projette, à l'aide de mots, un film où il tient la vedette. Un film que celui qui écoute enrichit, selon son humeur, de séquences utopiques.

J'ai voulu cependant que, de temps à autre, Anselme Bonnetain fasse entendre sa voix, évoque sa famille, les siens, car il importait, pour qu'il acquière sa véritable dimension, de pouvoir le situer dans son milieu.

C'est ainsi qu'il parle de sa mère :

« Mère n'était pas belle et ce manque de beauté fut pour elle un véritable état de grâce. Je ne prétendrai pas qu'il en serait ainsi pour toute femme, mais pour elle, ce fut le cas. Il lui permit de vivre en paix avec elle-même, ce qui eût été impossible si elle avait été belle, car la beauté est non seulement un miroir déformant, mais un souci constant. Mère vécut tellement d'accord avec la vie que jamais elle ne songea à la mettre en accusation, même lorsque ma jeune sœur mourut, même lorsque mon frère fit ce qu'on appelle « des bêtises », même lorsque moi... »

Peu importe que ce qu'il dit soit incomplet, ces quelques mots fournissent à celle qui écoute un canevas sur lequel elle peut broder à sa guise. C'est à peine si elle se permet une question :

– Que fait à présent votre frère ?

– Il continue à inventer sa vie jour après jour, sans égard pour celle des autres.

J'ai voulu qu'il réponde presque hargneusement, puis se taise et qu'elle aussi demeurât silencieuse, attentive à meubler et à interpréter le silence de son compagnon, à l'enrichir de tout ce qu'elle pressent, de tout ce qu'elle imagine.

Ils ne sont jamais aussi proches l'un de l'autres, aussi bavards que lorsqu'ils se taisent. Car c'est ainsi qu'ils se communiquent l'essentiel.

Après dix ans c'est de ces silences qu'elle se souvient tandis que son mari ironise :

« Je me suis souvent demandé pourquoi vous vous obstiniez à vous rencontrer sur la plage. Il ne manquait pas d'endroits plus discrets. »

Le mari se trompe. Ils se sont rencontrés ailleurs que sur la plage, non pas, comme il dit, dans un endroit discret, mais dans un petit cabaret paysan. C'est Bonnetain qui l'a voulu car, à la veille de se quitter, vraisemblablement sans espoir

de se revoir jamais, il a le sentiment qu'ils ne se sont pas dit l'essentiel, qu'ils se sont seulement laissé piéger l'un par l'autre. Sinon, pourquoi serait-elle tout à coup si distante, pourquoi lui-même se sent-il aussi mal à l'aise ? Est-ce parce qu'ils sont assis face à face à la table alors qu'ils ont pour habitude de marcher côte à côte ? Est-ce cela qui les déconcerte à ce point ? Peut-être. Il y a surtout qu'Anselme Bonnetain s'en veut de ne pas lui avoir « tout dit » au cours de leurs conversations.

J'ai voulu que mon personnage s'imagine, comme il nous arrive de le penser, que c'est en se livrant sans détour et sans retenue que nous avons des chances d'être compris.

C'est dans cet esprit que j'ai voulu que Bonnetain se prenne brusquement à parler sans à propos, à raconter des choses de sa vie que jusque-là il avait tues.

« Je ne vous ai jamais dit », commence-t-il.

Pêle-mêle il raconte comment, en sa qualité d'ingénieur agronome, il a passé dix-huit mois à la Martinique au moment de la crise de la canne à sucre.

Seul ?... Oui... Non...

Comment évoquer Malissa, cette jeune créole qu'il a ramenée avec lui en Europe, qu'il a épousée et qui est retournée à la Martinique quelques mois plus tard, ne pouvant accepter de vivre ailleurs. Il parle pour qu'on le comprenne, qu'on le connaisse, et plus il se livre, plus il devient, pour celle qui l'écoute, incompréhensible et secret.

Je me suis servie de ce soliloque pour souligner ce qu'il y a dans mon personnage de perdu d'avance, de fatal, de voué à l'échec et que, quoi qu'on veuille ou qu'on fasse, le bonheur n'est jamais qu'une vue de l'esprit.

J'aurais pu terminer sur ces mots, mais c'eût été faire croire que ce tête-à-tête raté est ce dont la jeune femme se souvient avec le plus de force. Or, dans ma pensée, rien de tel.

Ce dont après dix ans elle se souvient, c'est ce qui a suivi leur aparté dans le petit café paysan, comment ils sont descendus ensemble jusqu'à la plage.

Parce qu'elle est femme, c'est-à-dire gâcheuse d'instinct, elle n'a pu s'empêcher de poser de nouvelles questions concernant la jeune Martiniquaise.

– Et si un jour Malissa revenait, que feriez-vous ?

« – Que pourrais-je faire d'autre que l'accueillir ? Si elle revenait c'est qu'elle serait malheureuse, malade, seule, et je suis bon figurez-vous, bon avec ce que cela sous-entend d'orgueil et de cruauté. Oui de cruauté. Rien n'est inoffensif de ce qui nous touche. »

Va-t-il avouer comment il s'est plu quelquefois à tourmenter Malissa ? Comment, après avoir eu pitié de son dépaysement et avoir accepté qu'elle retourne dans son pays, auprès des siens, mu par une sorte d'orgueil démentiel, il s'est permis certains jeux cruels. Par exemple de dire tout à coup : « À la réflexion, je ne tiens plus à ce que tu partes », puis de s'écrier, mais seulement après avoir vu les lèvres de Malissa blanchir et son visage se creuser : « Voyons, je plaisantais ! »

Non, il n'avouera rien de tel. Il ne veut plus s'en remettre aux paroles car il devine que de tout ce qu'il a dit, la femme qui, à présent, marche à ses côtés n'a retenu que ce qu'il lui plaisait de croire.

J'ai tenu à ce que mon personnage ait nettement conscience qu'à vouloir se faire n'arrive vouloir ire trop comprendre on n'arrive qu'à se caricaturer.

Aux questions qui lui sont posées, il répond désormais par le silence. Il se contente de se rapprocher de sa compagne, de refermer un bras sur ses épaules. Ils marchent maintenant serrés l'un contre l'autre. Il ne semble pas s'apercevoir que la femme a du mal à régler son pas sur le sien. Quand elle trébuche, il ne s'arrête pas pour autant, il se contente de resserrer son étreinte.

« Ils sont loin à présent de l'hôtel. Il n'y a plus aucune lumière provenant de la digue, il n'y a plus que du sable et les vagues que le pinceau d'un phare fait surgir de l'ombre à intervalles réguliers. » Ils sont seuls. Je les ai voulus tels, non pas vivants, mais pareils à des survivants.

« Ils font corps comme s'ils étaient lancés à la poursuite de quelqu'un ou de quelque chose qu'ils doivent absolument rejoindre, mais qui a sur eux plusieurs longueurs d'avance. »

Aurais-je dû m'en tenir là ? Le lecteur m'en aurait-il su gré ? Peut-être. Mais c'eût été oublier qu'à un homme comme Anselme Bonnetain la vie ne fait pas de cadeau.

Il n'était pas dans l'ordre des choses qu'après dix ans une femme conservât de lui un souvenir émouvant et pur. Il fallait que tôt ou tard quelque chose intervînt qui brouillât cette image et lui en substituât une autre.

Une autre qui, à en croire celui qui parle et à qui je donne le dernier mot, doit « la faire bien rire ».

« Comme je remarquais que, tout en parlant, Bonnetain tournait sans cesse la tête, je lui ai demandé s'il attendait quelqu'un. J'attends ma femme, m'a-t-il répondu. Elle doit venir me rejoindre ici. Pourvu qu'elle ne tarde pas, le temps se gâte. Presque aussitôt il s'est mis à pleuvoir ferme. C'est alors qu'elle est apparue. Oh la, la ! Tu aurais dû la voir ! Une sorte de vieil oiseau des îles coiffé d'une espèce de madras, une jupe en cotonnade à fleurs dépassant de son manteau. Notre Anselme l'a rejointe en courant et j'ai eu l'impression qu'il se faisait sérieusement attraper. N'importe, il lui a pris le bras et ils se sont éloignés, elles pataugeant dans les flaques d'eau, lui tenant le parapluie haut dressé, comme un cierge. »

Mes chers amis, j'espère n'avoir pas abusé de votre bonne grâce en essayant de vous dire pourquoi et comment j'ai écrit *Rencontres*.

Je dis bien en essayant, car je ne suis nullement certaine d'être parvenue à en démontrer parfaitement le mécanisme.

Les poètes disent volontiers qu'il y a des vers qui leurs sont donnés. Sans prétendre que le romancier est conduit par ses personnages, ce qui m'a toujours paru être l'aveu d'une impuissance à les conduire, il faut reconnaître qu'un texte impose par moments ses propres échappées ; ouvertures sur des choses et des êtres parfois étrangers au sujet lui-même mais, qui, loin de l'infirmier, concourent à lui donner sa véritable dimension.

Copyright © 1981 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Louis Dubrau, *En marge d'un récit* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1981. Disponible sur : < www.arllfb.be >